

Michel Nuridsany

Des traits qui naissent de rien, d'une aspérité dans le mur, et puis qui fusent, s'enroulent, se hérissent, s'arrondissent, giclent encore, forment une figure - une jambe ici, une voiture là -, des pointillés qui hésitent, se cognent à des images ornant un carton d'emballage déplié, repartent dans le vide pour s'éblouir d'autres vertiges, en musique : nous sommes au CCC de Tours, et c'est l'exposition de Barthélemy Togo.

L'artiste a tapissé le mur, mais aussi le sol, de cartons d'emballage qui recouvrent la totalité du vaste espace du Centre. Piqueté de « Made in Malaysia », de logos, de mots d'ailleurs, d'« Absolute Vodka », de « Pioneer », ils forment un territoire flottant qui change sensoriellement notre perception du sol. Ils évoquent aussi les flux migratoires qui traversent le monde, l'importation des produits, l'exportation des personnes, selon le mot de l'artiste, à une autre occasion, enveloppant l'espace comme une seconde peau.

Sur celle-ci courent donc des dessins merveilleusement spontanés formant un parcours qui conduit le spectateur, par la grâce de la vidéo, au domicile de l'artiste à travers un film qui le montre chez lui, à Düsseldorf, faisant la cuisine devant deux amis. On entre dans son univers, dans la vie de l'artiste, tout simplement.

Un libre parcours. Une circulation. C'est là ce qui conduit cet artiste, qui affirme : « *Je suis un homme très mobile, qui, ici et là, vit beaucoup de choses. Je réagis au jour le jour, en perpétuelle transformation. Je comprends mal mes grands frères des années 60, qui ont vécu toute leur vie jusqu'à aujourd'hui avec une seule et même idée en tête.* »

Il est né il y a 35 ans au Cameroun. Après le lycée, il décide d'aller étudier dans une école des Beaux-Arts d'un pays africain voisin, parce qu'une école des Beaux-Arts, il n'y en a pas au Cameroun. Il va donc à Abidjan (Côte d'Ivoire), où l'enseignement, inspiré de l'ancien système des Beaux-Arts en France, dans les années 50, lui permet d'aiguiser son regard, d'apprendre à dessiner. Il copie les grands maîtres, le drapé de la toge de Jules César, le

bonnet du cardinal de Richelieu. Un « artiste invité » allemand lui parle de l'école de Grenoble, où il se rend. Il découvre avec Vilmouth et Leccia l'informatique, la photo, la vidéo, mais surtout la liberté

d'œuvrer selon ses envies, de dessiner sans partir d'un modèle.

Il y a des échanges entre Grenoble et la Kunst Akademie de Düsseldorf. Va pour Düsseldorf, où Togo a la chance de tra-

vailer dans l'atelier de Klaus Rinke.

Comme artiste, il se fera connaître par une série ininterrompue de performances commencée en 1996. Ces actions se déroulent dans des gares, des aéroports, des lieux de passage, des frontières. Il sculpte des valises en bois, les enregistre avec des tickets d'Air France. Arrivées à Charles-de-Gaulle, ces trois « valises » deviennent des colis suspects, qui ne contiennent rien et qu'on ne peut pas ouvrir. Là, elles sont auscultées pendant des heures. Le « Transit n°6 » consiste à endosser la tenue des éboueurs de la Ville de Paris, à acheter à Cologne un billet de 1<sup>re</sup> classe, et à voyager ainsi. « *C'était un travail sur la norme, sur le décalage*, dit-il. *Même après avoir visé mon titre de transport parfaitement en règle, le contrôleur m'a fait descendre à Aix-la-Chapelle. Je n'étais pas conforme.* »

Les transits ont suscité beaucoup de curiosité dans le monde de l'art. Surtout en France, où l'on a vite fait de transformer Togo en artiste politique. Sans voir l'humour de ses retournements.

Politique, oui, admet Togo, mais pas seulement. « *Je suis un artiste sensible, à tout ce qui se passe autour de moi, que ce soit un voyage, une soirée...* »

Chez Anne de Villepoix, liberté grande encore pour Barthélemy Togo en artiste foisonnant, magnifique, avec le genre de dessin commencé au CCC. Il est intervenu sur les murs de la galerie,

collant ici et là, encore, des dessins de différentes époques, des aquarelles encadrées ou non, des travaux graphiques.

Il y a ici la revendication et le jeu. Les poubelles violemment radicales à l'entrée, mais aussi la garde-robe de petits vêtements sculptés en bois un peu plus loin, un homme qui pleure, des vidéos enregistrées en Allemagne, en Afrique, en Espagne, à Grenoble, à Paris et la musique

un peu partout qui éclabousse et relie tout cela, en accord avec notre monde rapide de voyages faciles et de contrôles incessants, en accord avec un artiste plein de brio, qui, tout simplement aussi, célèbre la vie.

CCC, 55, rue Marcel-Tribut, Tours (02.47.66.50.00) jusqu'au 19 mai.  
Galerie Anne de Villepoix, rue de Montmorency, Paris III<sup>e</sup>, jusqu'au 18 mai.